

4

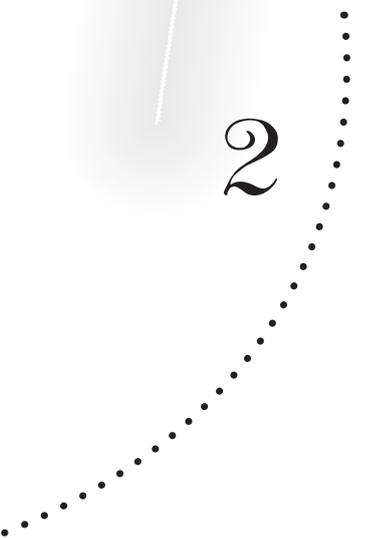
3

2

12

1

lou tems passo, passo lou ben



L'histoire de Joachim Martin, évoquée dans l'ensemble des entretiens, est celle d'un menuisier-charpentier originaire de Crots dont les confessions datant de 1880 et 1881 ont été retrouvées inscrites au dos des lattes du plancher du château de Picomtal. Ces confessions documentaient la vie locale, les moeurs de l'époque et la vie personnelle de Joachim Martin. Voir : Jacques-Olivier Boudon, *Le Plancher de Joachim : l'histoire retrouvée d'un village français*, Éditions Belin, 2017.

Marguerite Barbier bijoutière

4

Ma marque de bijoux s'appelle *Le biso*. Je suis venue à Embrun avec mon compagnon, car on appréciait la richesse et la pureté de l'environnement local. J'ai eu d'abord une expérience en tant que maraîchère bio, et je me suis ensuite lancée dans la conception de bijoux. C'est aussi en partie grâce à la famille de mon oncle qui m'a légué beaucoup de matériel et des meubles pour mon atelier car il était bijoutier.

J'utilise principalement de l'argent, et j'aimerais dans le futur employer uniquement de l'argent recyclé. Il y a quatre ans, je suis partie à Rotterdam pendant trois mois pour rencontrer un bijoutier que j'admire énormément, ça m'a beaucoup inspirée. Je suis également restée à Munich trois mois grâce au programme Erasmus +, où j'ai eu la chance de rencontrer le couple Carina Shoshtary et Attai Chen qui réalisent des parures que je qualifierais d'artistiques. Carina a travaillé sur un projet en collaboration avec Bjork. Ces rencontres m'ont vraiment donné envie de dégager du temps pour pouvoir expérimenter davantage et de réaliser des pièces uniques. C'est assez frustrant de ne pas pouvoir le faire, mais c'est aussi difficile vu la production que je dois maintenir en ce moment. Mon travail s'inspire énormément de l'environnement précieux qui m'entoure. J'ai la chance de voir chacune des saisons arriver et s'épanouir, c'est là donc, à deux pas de chez moi, que je trouve la source de ce qui deviendra un bijou.

La bijouterie est mon activité principale, et elle fonctionne principalement de manière saisonnière. Je travaille beaucoup autour de Noël et l'été, avec les marchés entre autres. Et de janvier à avril, c'est plutôt calme. Il me semble important de préciser qu'il s'agit de ma première année d'activité. Je n'ai donc pas beaucoup de recul sur le rythme qui va devenir le mien, cette année ayant été intense et très prenante du fait de l'installation que cela implique. Cela m'a demandé de temps, mais j'en ai retiré de nombreuses choses positives. Mon métier me passionne et me procure beaucoup de bonheur, il m'offre une grande liberté d'expression, et une concrétisation physique de mes idées. Mon but est de gagner en organisation au fil des mois afin d'y passer un temps plus efficace.

Ma journée type commence à 7h30, et si tout va bien, je m'arrête de travailler à 14h, je vais aux différents points de vente de mes créations pour faire du réassort ou faire des permanences. Cette année, j'ai été sélectionnée pour participer au marché de Montbéliard qui est un très gros marché, je dois donc réaliser beaucoup de productions, en plus des commandes. Mais j'arrive rarement à cumuler 8 heures d'atelier.

Quand j'ai les mains occupées, je ne pense à rien du tout. J'écoute des podcasts, je pense à ce que je vois dans l'instant.

Je fais partie de la boutique des artisan·e·s, on est six pour l'instant, bientôt sept normalement à la fin du mois d'octobre.

J'appartiens aussi à un collectif d'artisan·e·s situé dans le Lubéron.

Le collectif, c'est très important pour moi : ça me permet de partager des problématiques similaires. C'est précieux comme lieu de regroupement et d'apprentissage commun. Il y a une véritable harmonie instaurée entre nous.

Si je devais m'adresser à une postérité, comme l'a fait Joachim Martin, je ne parlerais pas forcément de moi. Je parlerais plutôt de la situation climatique actuelle. Ou bien je documenterais des observations locales sur la vie des autres, c'est quelque chose qui m'intéresse d'entendre les histoires des autres. Quand j'étais plus jeune avec ma mère, dans le Lubéron, on faisait parfois les poubelles. Comme les gens sont parfois assez aisés, et se débarrassent facilement de leurs objets, on trouvait des habits, des choses en bon état, qu'on pouvait réexploiter ensuite. Un jour, on avait trouvé une valise avec toute la vie d'une femme qui s'appelait Henriette, avec ses effets personnels, des lettres, etc. Je me suis sentie assez voyeuse mais j'aime beaucoup cette idée de m'intéresser aux vies ordinaires des autres.

Léna Laville

menuisière

Je viens d'une ville située entre Lyon et Grenoble. À la base, j'étais venue à Embrun pour vivre avec mon compagnon. J'ai d'abord bossé à droite et à gauche, dans des boulangeries, entre autres. Puis j'ai lancé mon entreprise de menuiserie. Je fabrique principalement des meubles, la plupart du temps sur mesure. Donc les gens viennent me voir, avec des dimensions précises, parfois des inspirations, puis je crée en fonction de cela. Après une licence d'arts plastiques et un cursus aux Beaux-Arts de Nantes, je me suis sentie perdue: j'avais l'impression que ce n'était pas vraiment un monde fait pour moi. Puis je suis allée à la rencontre d'un ami de mes parents, qui faisait du second œuvre.

Dès le début de mon activité, je voulais faire de la création «pure». Mais comme je n'avais pas beaucoup de choses à 3 montrer, il fallait plutôt que je réponde à des commandes: l'aménagement, des meubles encastrés sur mesure, etc. Pour la boutique des artisanes, je réalise des étagères murales, des planches à découper, des petits accessoires, des bureaux, des sellettes, etc. En général, je dirais que je suis inspirée par les formes simples et minimales, comme l'ébénisme japonais entre autres. Par exemple, j'adore faire des plateaux de table. J'aime raboter le bois, puis le rendre lisse et minimal. Assembler de grands morceaux et faire en sorte que le collage soit le moins visible possible. Le bois travaille toujours, c'est-à-dire qu'il est en mouvement, surtout aux endroits où il y a des nœuds, en fonction de l'hygrométrie, etc.

J'ai énormément appris de techniques grâce à YouTube. Au tout début de mon activité, en 2018, j'avais peu de machines, donc je devais m'adapter. Il fallait que j'apprenne en fonction de ce que j'avais, à savoir un combiné et une ponceuse. Ce qui est à la fois intéressant et contraignant. L'éventail des possibles qui s'offraient à moi s'est donc développé au fur et à mesure. Et je n'avais pas d'argent pour me payer une formation, donc YouTube m'a bien aidée, oui.

Au départ, j'ai lancé seule la boutique des artisanes. Puis Alekxy m'a rejointe, elle fait des impressions en linogravure et de la sculpture sur bois. Puis est venue Léonie, qui conçoit des sculptures en grès. Et Aude, sérigraphe qui réalise des coussins en teinture végétale et des lampes. Katerina, illustratrice pour enfant et peintre. Enfin Marguerite, bijoutière, et Lucile, vannière, nous ont rejointes. On s'est toutes rencontrées par hasard, et ça a très bien fonctionné entre nous. On a vraiment des pratiques complémentaires. On n'a pas encore eu l'occasion de faire des créations à plusieurs, mais c'est certain qu'on s'influence toutes. Il y a clairement une harmonie entre nous. On passe des heures à discuter, à réfléchir, ça nous ouvre à d'autres milieux. Les filles ont plus une dimension artistique que moi. Elles conceptualisent plus que moi, et je trouve cela inspirant.

Ma journée type commence entre 7h30 et 8h30, où je travaille à l'atelier. Je passe aussi pas mal de temps à répondre aux emails. J'anticipe énormément : il faut commander le bois, aller le chercher en magasin, le débiter, le faire sécher... S'occuper de tout l'administratif : les devis, les rendez-vous, la comptabilité, etc. Pendant un moment, je faisais 8, 9, 10 heures de travail par jour... Mais là j'essaie de terminer mes journées plus tôt. Donc la distinction entre ma vie personnelle et vie professionnelle, c'est compliqué. J'aimerais arrêter de travailler les week-ends, et me forcer à partir.

Au travail, j'ai commencé à développer des sortes de tocs. Il y a une véritable tension du temps. Je me surprends à faire des calculs dans ma tête, à consulter mon compte bancaire, essayer de comprendre où va mon argent et combien je vais gagner. Je fais aussi des *to-do lists* dans ma tête : «il faut que je fasse ça, puis faire ça, et ça...». Je suis tout de même heureuse d'habiter dans une si belle région et de voir ce cadre quotidiennement, ce qui me fait penser à autre chose.

Si je devais m'adresser à une postérité, je n'imagine pas du tout ce que je dirais... J'aurais du mal à prendre ça légèrement, je voudrais parler de choses très profondes comme le réchauffement climatique. Mais peut-être que je parlerais d'une forme de transmission. Par exemple, je prends beaucoup de stagiaires. Et c'est marrant parce que les garçons et les filles ne se présentent pas du tout de la même manière. En général, les garçons viennent avec leurs parents, ils ne savent pas trop quoi dire... Alors qu'Enola, ma stagiaire actuelle par exemple, elle m'a laissé un message, elle s'est présentée, elle a eu l'occasion de regarder mon travail, etc. La manière de s'adresser à moi est complètement différente. Toutes les filles qui souhaitent faire un stage se sont présentées d'elles-mêmes à l'atelier.

La menuiserie est un métier encore très masculin, très bourrin. Donc ça me fait plaisir de dédier à ces filles un espace où, pour une fois, elles n'auront pas un regard masculin sur leur travail. Où elles peuvent parler de ce qu'elles veulent librement.

Léonie Schlosser céramiste et cartographe

Je ne suis pas artisane à proprement parler, car ma pratique n'est pas utilitaire. Mais je me sens artisane dans mon éducation, dans la fabrication. Je vis à Embrun depuis un an. Je suis venue ici pour les montagnes principalement. J'ai été cartographe durant la majorité de ma carrière, puis un jour j'ai décidé de représenter une carte en volume en employant l'argile, que j'ai ensuite photographiée. C'était pour le magazine GEO. J'ai donc créé un lien entre ces deux intérêts. C'est un peu comme ça que ma pratique actuelle a débuté : modeler des récifs et des paysages en argile. J'emploie le grès principalement, et le bois pour certaines sculptures. La cartographie est un domaine qui ne s'invente pas, on dit d'ailleurs qu'une bonne carte est une carte dont on ne se souvient pas. Ça m'intéressait d'apporter de l'émotion dans quelque chose d'aussi scientifique.

Parfois je travaille autour d'existants, parfois c'est fictionnel. Je suis inspirée par la beauté des montagnes, et j'essaie d'analyser pourquoi je trouve ça beau. Je crois que c'est leur énergie, leur rythme qui nourrissent mon travail. J'ai d'abord appris la sculpture avec le modèle vivant, où il fallait aller chercher le caractère, les traits de personnalité de la personne en face de soi. Avec le paysage, c'est pareil selon moi. J'aime aussi l'ambivalence qu'il peut y avoir avec les montagnes : elles sont à la fois cossues et rustiques. Elles sont épuisantes et réparatrices.

Lors d'une journée type, je pars en repérage pour observer des points de vue. Parfois, je modèle directement une pièce sur place en apportant mon argile pendant mes randonnées. Je la transporte sur une petite planche de bois, puis je la retravaille à l'atelier. C'est l'une des raisons de ma venue à Embrun : cela me permet de travailler directement sur place. Et quand j'ai les mains occupées, je divague, je me recentre. Cet espace de divagation est très important. Il y a quelque chose de véritablement méditatif dans le faire.

Je ne suis pas pressée par le temps. Je n'y prête pas souvent attention. En fait, mes parents étaient artisan·e·s, c'est pour ça que j'ai baigné très tôt dans cet univers. Leur travail était leur priorité, et je me suis toujours dit que je n'aurais pas la même relation à mon travail que celle qu'ils ont eu. Tout était mélangé pour elleux... Je me suis souvent dit que la vie ne devrait pas être que le travail. L'artisanat « pur » c'est trop, c'est presque une forme d'esclavagisme. Pour ma part, ma carrière est derrière moi. Et ce qui m'intéresse profondément, ce n'est pas une quelconque reconnaissance et notoriété, mais plutôt de communiquer, d'échanger.

Le collectif me semble très important, notamment avec la boutique des artisanes. En regardant les autres faire, c'est comme si on arrivait à créer des choses ensemble. C'est un peu comme faire de la musique avec des gens qu'on ne connaît pas.

Par exemple, faire une exposition seule, ça ne m'intéresserait pas. Je trouve cela beaucoup trop égo-centré : c'est de l'auto-satisfaction. C'est une sorte de mise à nu selon moi. Alors que participer à une exposition à plusieurs devient plus sensé.

Si je devais m'adresser à une postérité, je parlerais sûrement d'une forme de cycle. Je dirais que les choses ne durent pas longtemps. Que le temps qui passe est un éternel recommencement. Qu'il ne faut pas que les choses restent figées, il ne faut pas qu'elles « soient ». En cartographie, le temps est beaucoup représenté : on date une carte, on fait en sorte qu'elle soit la plus pérenne possible... Ce n'est pas le cas car tout évolue, et il ne faut pas voir ça comme une fatalité.

Odile Bonnaffoux maroquinrière

Je suis maroquinrière. Mon papa est né à Embrun. Je venais souvent ici quand j'étais petite. Je suis née à Pantin, j'ai des racines parisiennes. J'ai d'abord commencé mon activité à Massy (au sud de Paris), dans ma chambre. Puis j'ai développé mon entreprise de fil en aiguille. Mes toutes premières ventes avaient lieu en région parisienne, où je travaillais notamment pour des comités d'entreprises et je participais à des salons. C'est en 1988 que je suis venue m'installer à Embrun, avec mes affaires, mon atelier. Mon activité s'insérait très bien dans le paysage local artisanal, et ma situation devenait difficilement viable à Paris économiquement parlant. À cette époque, Embrun bougeait beaucoup : la façon de vivre dans les villages était différente.

J'ai découvert le cuir durant mon adolescence. J'avais une copine qui suivait des cours à la Maison des jeunes et de la culture, et j'ai tout de suite été passionnée. J'ai décidé de m'y intéresser aussi. Après mon bac, j'ai démarré mon activité artisanale complètement en autodidacte : j'ai appris par moi-même, en lisant des livres à la bibliothèque, en fouinant... Disons que j'avais une grande curiosité pour cette matière qui ouvrait un tas de possibilités dans la création. J'aimais également le fait que le cuir regroupe une multitude de métiers différents. J'ai donc toujours fait de la maroquinerie, et je me considère comme artisane. Ma production a pas mal évolué : avant, je concevais des pièces uniques comme des masques, des moulages, des bustes, des lampes... J'aurai presque pu me considérer comme artiste. Puis j'ai dû gagner ma vie, et je réalisais d'avantage de créations qu'on pourrait qualifier d'«alimentaires». Aujourd'hui je produis de l'utilitaire comme des cartables, des sac à main, de la petite maroquinerie, des ceintures, etc. Mon entreprise s'appelle *Odile B.*

Dans mon domaine, il n'y avait pratiquement pas de femmes dans les années 80. C'était très difficile de faire sa place en tant qu'artisane : s'imposer, déjà en tant que femme, et en plus artisane. 1

Souvent en magasin, les gens pensaient que j'étais la vendeuse. Le cuir, c'était avant tout une affaire d'hommes. À l'époque, dans l'artisanat, beaucoup de travailleuses étaient invisibles. Le statut de conjoint·e-collaborateur·ice n'a été créé qu'en 1982. Pendant longtemps, je dévalorisais mon travail, je ne vendais pas mes produits au prix juste, etc. Mais je n'ai tout de même jamais quitté ce métier car j'étais passionnée.

Aujourd'hui, j'ai 59 ans : j'ai passé beaucoup de temps à fabriquer, à travailler... Désormais je souhaite ralentir mon rythme : je commence à avoir mal aux mains. Aussi car j'ai l'impression de ne pas m'être beaucoup arrêtée tout au long de ma carrière. Disons que depuis quelques années, j'essaie d'être plus en phase avec moi-même.

Les dix premières années de mon activité, je m'étais toujours refusée de produire des bracelets en cuir avec des prénoms. Car je n'aimais vraiment pas cela. Un jour, j'ai cédé. Et en vue de leur succès, je me suis dit « mais pourquoi je n'ai pas fait ça avant ? ». C'est en ce sens que je me considère comme artisane : c'est faire face à cette réalité là. Se confronter à des problématiques de taux horaires, de charges sociales, de rentabilité... C'est aussi constamment penser aux stocks... Désormais, je cours moins après tout cela car j'ai décidé de ralentir, mais je pense avoir bien travaillé.

En ce moment, je vois beaucoup de magasins qui ouvrent dans la rue, avec des femmes artisanes, et j'espère sincèrement qu'elles réussissent à gagner leur vie. Ça m'interpelle.

Si je devais retenir quelque chose, c'est le sentiment d'avoir été utile. Je sais qu'il y a des artisan·e·s qui veulent laisser une trace, en posant une griffe sur leurs créations. Mais cela ne m'intéresse pas. Le retour des client·e·s me satisfait amplement. Quand une personne fouille dans son sac et en sort un porte-monnaie que j'ai réalisé, et qu'il est toujours fonctionnel, je trouve ça réellement génial. Les gens qui vivent avec le même objet depuis longtemps, c'est cela que j'aime.

La maroquinerie recèle une forme d'intimité incroyable. Il y a une émotion, un ADN, une patine... La petite maroquinerie m'émeut. Ce sont des objets qu'on trimballe avec soi, qu'on garde, et qu'on transmet. La patine est créée avec

*La graisse des doigts, la
transpiration, l'usure...
Ce sont les traces d'une
personne qui sont laissées dans
cette patine. Je suis heureuse
de contribuer à cette transmis-
sion. Mais c'est tout à fait
modeste, je m'en fiche de l'égo.*

Si je devais m'adresser à une postérité, je pense que je raconterai l'histoire de mon papa, Claude. Il a été conçu en 1935 à Embrun. À l'époque, il n'y avait pas de lac, pas de touristes... C'était un paysage très rural. Mes arrières-grands-parents étaient paysans, et vivaient à 1 kilomètre d'Embrun dans un petit hameau. Ma grand-mère est tombée enceinte en «fautant dans une meule de foin» comme on dit. Dans le contexte de l'époque : du curé, de l'institution, de la religion — cela ne se faisait pas, c'était très mal vu. Lui est vite parti travailler en Algérie. Et elle, a dû rapidement quitter le village. Elle a atterri dans un couvent à Aix-en-Provence, qui recueillait ce qu'on appelait les «filles-mères»; ce qui a permis à mon papa de naître.

Elle était bonne dans un hôtel. Puis elle a rencontré son futur mari, qui ne voulait pas entendre parlé du petit. Claude a été placé chez une nourrice. À ses six ans, il est revenu à la ferme des grands-parents. Il travaillait comme valet de ferme, et était à peu près l'égal du chien. Tout le monde savait qu'il était le petit-fils de mes grands-parents, mais bien sûr personne n'en parlait. Ces années étaient très douloureuses, les années noires de sa vie : il était perçu comme une verrue pour la famille, une honte... À l'époque, beaucoup d'enfants ont eu des vies similaires : c'était monnaie courante. À un moment donné, un couple de femmes de la famille éloignée se sont émues du sort de cet enfant. Elles ont longtemps négocié pour avoir sa garde, et c'est au bout d'un an qu'elles ont pu le recueillir. C'était Armande et Renée. Mon père n'avait pas les codes, il ne savait pas se tenir : c'était un peu le «pedzouille de là-haut». Et elles l'ont élevé, éduqué... Il est ensuite allé à Paris au lycée, puis a fait Math Sup, Math Spé, pour devenir pilote d'avion. Aujourd'hui, je vis dans la maison qui appartenait à Armande.

Agnès Marseille art-thérapeute

Je suis une ancienne potière raku et maintenant art-thérapeute. Mes deux familles viennent d'Embrun, j'ai des racines paysannes. Ma grand-mère était italienne et elle est venue s'installer ici. Et moi, j'habite depuis quelques années un village perché dans les hauteurs d'Embrun. J'ai ce besoin d'être proche de la nature.

Au collège, j'ai émis le souhait de faire un bac A3 (art et lettres) et mon professeur principal, de mathématiques m'en a dissuadé et m'a conseillé de m'orienter plutôt vers la physique et les mathématiques. Mes parents n'avaient pas vraiment les moyens de me payer des études... C'est au retour d'un voyage de 9 mois en Amérique Centrale et du Sud que je me suis réconciliée avec cette part de moi. En rentrant j'ai ressenti l'envie de renouer avec ce désir premier de faire de l'art. Je suis allée à Briançon, où j'ai suivi des cours de poterie. Puis j'ai appris d'avantage avec une potière par le biais d'une formation, et grâce à d'autres rencontres et stages chez les différents potiers des Hautes-Alpes qui m'ont aidé à développer cette maîtrise. C'était très riche d'apprendre auprès d'eux. J'ai également rencontré un potier avec qui j'ai suivi un stage de six mois. J'ai fait beaucoup de tournage là-bas, et c'est aussi à ce moment-là que j'ai appris la cuisson raku. J'étais fascinée par cette technique car je la trouvais physique, aléatoire, et en quelque sorte magique. Je suis aussi allée en voyage au Burkina Faso, où j'étais en contact avec plusieurs potières, et j'étais inspirée de les voir travailler avec peu de matériel. Je n'avais moi-même pas de tour à cette époque, j'allais cuire mes pièces dans une autre ville chez un potier à qui je rendais des services dans son travail et qui en contrepartie me cuisait mes poteries et me laissait l'accès à son four raku... Ainsi j'ai démarré mon activité comme ça, avec peu de moyens.

Mon rythme était divisé en deux saisons distinctes : je façonnais l'argile et je réalisais mes cuissons biscuit l'hiver ; et l'été, j'émaillais mes pièces. Le potier qui m'avait appris la technique du raku me laissait utiliser son four. Puis j'ai progressivement développé mon atelier, en concevant un four personnalisé.

1 1

Le raku est une technique d'émaillage particulière, différente des autres en poterie. Les pièces sont introduites dans un four à gaz qui atteint rapidement les 1000 degrés (une heure). À cette température, on défourne les pièces avec des pinces, ce qui crée un choc thermique. Les poteries sont déposées rapidement sur un lit de copeaux de bois pour être enfumées afin de révéler les craquelures. Et enfin, il faut stopper le processus en les plongeant dans l'eau et les frotter. Comme j'aime à dire « à chaque cuisson sa leçon ». Il y a une partie qui nous échappe, comme dans la vie. Ça m'a toujours fait délirer ce rapport à la création : chacun·e y voit ce qu'il·elle a envie d'interpréter. Personnellement, je travaillais surtout avec une terre blanche, et des émaux de couleur turquoise, cuivrée, noir et blanc. Les craquelures étaient souvent très épurées.

Je réalisais des pièces décoratives comme des boîtes, des masques, des vases... Et je concevais aussi des pièces au tour — ce qui me permettait de produire du stock. J'ai d'ailleurs plusieurs anecdotes d'accidents qui me sont arrivées : comme un jour, où pendant une cuisson il s'était mis à neiger, les flocons de neige ont révélé des craquelures en forme de cristaux. Ou bien une autre fois où je saisis une pièce avec mes gants pour la défourner — cela créa un réseau de craquelures de la forme de l'empreinte de ma main. J'aime cette métamorphose de la matière, il y a une dimension alchimique avec le raku.

J'avais l'impression de travailler en cohésion avec tous les éléments : l'hiver, l'eau, l'intériorisation, la solitude... Et l'été, le feu, les échanges, le mouvement... J'étais aussi émue des rencontres que je faisais : j'avais des discussions très spirituelles avec les gens qui interagissaient avec moi. C'était comme si mon énergie transparaissait dans mes pièces, et que les personnes la ressentait. Ça m'a vraiment permis d'exprimer ma sensibilité aussi, c'est ça que j'aimais.

Certes, je ne vivais pas de ma pratique, mais j'en survivais et j'étais satisfaite de ça.

En fait, il y a eu un moment où j'ai arrêté le raku, car j'ai ressenti un ras le bol. Je devais m'occuper d'élever mes filles, des cuissons, des marchés, de mon jardin... J'avais également cette pression du résultat. Le raku est une technique extrêmement physique : on est plongé·e·s dans le vif de l'action, on interagit plusieurs fois avec chaque pièce ; et comme je cuisais en plein été, en plus de la chaleur ambiante, il fallait que je me protège du feu avec une combinaison ignifugée, un foulard, un masque... À la fin de mes 8 fournées d'une douzaine de pièces chacune, j'étais autant cuite que mes poteries !

C'est en 2001 que j'ai entendu parler pour la première fois du terme d'«art-thérapie». Je me souviens que ma vision du monde a été bouleversée par cela. J'avais notamment vécu un moment très fort lors d'un exercice, où nous devions communiquer à deux les yeux fermés, via un morceau d'argile. J'ai ressenti une connexion très forte avec la matière, et ça m'a automatiquement fait sourire. Douze ans après cette date, en 2013, l'art-thérapie m'est apparue comme une évidence entre ma formation initiale d'éducatrice et mon expérience de potière. Favoriser l'expression pure via la terre, sans penser à des contraintes techniques... Je trouve que l'argile est une matière qui nous connecte à l'instant : elle nous plonge dans un rapport méditatif, où l'on prête uniquement attention à sa métamorphose sous nos doigts et où l'on apprécie chaque instant.

Dans l'art-thérapie, il y a une dimension d'expression de soi très forte, de créativité et de non-jugement. Je travaille à l'association *Nouvel Envole* avec des personnes porteuses de handicap, je les accompagne en séjours vacances loin des institutions. Je me sens à ma place avec ces personnes, ils ont

tous·tes des choses à nous apporter. Je vis un émerveillement et un véritable accueil avec elleux. J'anime aussi des ateliers artistiques avec toute sorte de publics, le but étant de valoriser leur créativité.

Je dirai que ma relation au temps est relativement dilatée. J'ai une pratique quotidienne de méditation transcendantale autour de la respiration. J'ai donc appris le lâcher-prise. Dans le passé, j'essayais de contrôler, j'avais peur du vide et mes journées étaient très remplies. Mais désormais je suis dans un rapport beaucoup plus contemplatif au temps : je suis disponible, je suis mes intuitions, j'attrape les opportunités... Mon rapport à la création est similaire : je l'envisage comme un accueil, je compose et interprète avec ce qui est, ici et maintenant. Je joue, m'amuse, en lâchant l'idée de résultat.

Si je projette l'histoire de Joachim Martin, je pense que j'ai en quelque sorte déjà laissé une trace dans la matière. N'étudie-t-on pas les civilisations passées grâce aux tessons de poterie ? J'ai eu l'impression de m'incarner pleinement grâce à l'argile. J'ai vécu ça aussi avec l'art vivant : je fais du clown et de la danse libre. J'ai également réalisé un cheminement avec la voix, par le chant. Par leurs biais, j'espère laisser une trace dans le cœur des gens.

Anna Reinaudo

bijoutière et maroquinnière

Je suis née à Briançon et j'ai grandi à Embrun. J'ai d'abord suivi des études de psychologie, puis je suis partie faire mes études à Romans-sur-Isère, où j'ai appris les spécificités de la chaussure et du cuir avec un BTS industrie des matériaux souples. Puis j'ai travaillé au sein de l'entreprise Salomon à Annecy, où je passais beaucoup de temps à concevoir derrière un ordinateur. C'est ce qui m'a donné envie de changer de parcours et de renouer avec la matière et la création manuelle. Je suis donc revenue vivre à Embrun, et j'ai commencé à concevoir des bijoux avec du cuir. J'ai aussi appris à faire des ceintures, de la petite maroquinerie, des étuis, des porte-cartes, des porte-monnaies... Mon entreprise s'appelle *By Anna*.

Je travaille uniquement le cuir, avec le laiton pour les bijoux. Même si je suis aussi attirée par le bois et l'argent. D'ailleurs, pour moi il y a beaucoup de similitudes entre le bois et le cuir : les deux « bougent » de la même manière, et l'alliage des deux m'intéresse.

C'est principalement ma mère (Odile Bonnafoux) qui m'a fait connaître et aimer la maroquinerie. Je la voyais depuis toute petite travailler dans son atelier, j'ai grandi avec l'odeur du cuir, j'étais vraiment baignée dans cet univers... Ce qui m'a donné envie de suivre cette voie. J'aime aussi toujours la chaussure, j'ai l'ambition de la travailler — d'ailleurs, je m'étais dit que pour mes 30 ans, je me replongerais dedans. Mais comme cela demande énormément de temps, je n'arrive pas à me lancer. En plus de ça, je suis une personne qui aime le travail bien fini et parfait, ce qui nécessite davantage de temps.

Je dirais que je n'ai toujours pas réussi à maîtriser complètement toutes les techniques liées au cuir. Déjà, tous les cuirs sont différents, il y a des variations d'élasticité, d'épaisseur, ils réagissent différemment, etc. J'apprends des choses quotidiennement. Avant je n'osais pas trop demander de l'aide à ma mère dès que j'en ressentais le besoin, mais maintenant je me permets davantage de le faire. Et en même temps, je n'ai pas réellement d'espace libre pour apprendre de nouvelles techniques.

Je passe par des grosses périodes de ventes, notamment pendant les saisons des marchés, et par extension, des grosses périodes de production. Mais j'ai la chance de pouvoir vivre de mon artisanat. Je vends principalement sur les marchés des Hautes-Alpes. Je prépare ma production tout le reste de l'année. Je vis donc trois gros mois très chargés, avec beaucoup de production à faire, et je m'occupe de la vente le reste de l'année. J'adore les marchés : l'échange avec les gens qui viennent découvrir mon travail, discuter autour de mes créations... Et aussi la rencontre des gens qui ont des stands autour de moi. Je ne pourrais pas avoir une boutique.

Ou bien vendre mes créations en ligne. Je trouve qu'on perd ce contact direct avec le·a client·e... Puis le cuir c'est une matière qui se touche.

J'ai la chance que ma mère m'a énormément appris. En tant qu'artisanne, on peut ressentir une forme de peur sur plein d'aspects humainement parlant: comme les marchés, la gestion des stocks, les investissements, etc. Une artisanne qui débute va beaucoup compter. Ça m'a transmis une forme de rigueur. Et le sentiment de croire en ce que je fais.

Aussi, comme les locaux connaissaient le travail de ma mère, par extension, iels connaissaient aussi le mien.

9

Je ressens rarement une forme de culpabilité par rapport au fait de ne pas assez travailler. Sincèrement, j'ai toujours vu ma mère travailler et penser principalement à son boulot. Du coup, je ne souhaite pas reproduire ça. Selon moi, je travaille déjà trop! Je suis passionnée de voyages. Tous les ans, je m'autorise deux mois pour partir. Je pourrais garder ces deux mois pour travailler, mais je préfère voyager.

Pendant une journée type, j'arrive à l'atelier entre 8h30 et 10h du matin. Le mieux, c'est quand je commence à travailler à 9h. J'ai souvent du mal à m'arrêter, je bois beaucoup de café, et je termine vers 18h30. Je fais des journées de 7 à 9 heures de production. Et je me sens rarement distraite par autre chose. J'aime bosser avec une sorte de pression. Je fabrique avec la même pression que si j'étais dans la conception des stocks de Noël. Et j'arrive très bien à faire la distinction entre ma vie privée et ma vie professionnelle. Encore plus depuis que j'ai un atelier. Quand j'ai les mains occupées, je suis dans

une sorte de méditation profonde. Je travaille beaucoup en musique. Il y a des périodes de l'année où j'écoute des podcasts, sinon la musique me fait penser à tout et à rien. Il m'arrive aussi de travailler en silence. J'ai racheté la maison de mes parents. Et du silence là-bas, j'en ai plein. Je l'ai à cet endroit.

L'histoire de Joachim Martin me fait penser au fait que j'ai déjà laissé une sorte de marque, quand je faisais des travaux dans la maison familiale. On avait laissé plein de traces pendant les constructions. Honnêtement, si je devais m'adresser à une postérité, je pense que je ferai un bilan de la société dans laquelle on vit actuellement. Les choses ne tournent pas rond sur énormément de sujets : l'alimentation, l'écologie... Mais j'ai toujours l'espoir d'un changement. Ou peut-être que je parlerais des voyages que j'ai faits : c'est lors de ces voyages que j'ai le plus écrit sur ce que je voyais, mes ressentis... C'est ce qui m'inspire dans mes créations.

Marie Solaly

artisane

Je suis artisane depuis trois ans. Je préfère utiliser le terme d'artisane plutôt que «savonnière», car je conçois également d'autres produits bien-être — ça cloisonnerait peut-être trop ma pratique.

Et puis j'aime l'appellation artisane car ça englobe quelque chose de plus large qu'un métier : c'est une façon de vivre et de voir les choses.

8 Initialement, je viens de Montbrison, dans la Loire. J'ai pas mal vadrouillé, et depuis 2015, je venais plusieurs fois à Embrun pour un festival de sport extrême et de musique où je travaillais : l'*Outdoormix Festival*. J'aimais beaucoup la région. Depuis, ça fait un an que je suis installée ici. J'ai une petite fille et je voulais me rapprocher géographiquement de ma famille.

Au départ, je travaillais dans l'événementiel, j'ai aussi été commerciale dans plusieurs secteurs : ça fait trois ans que j'ai démarré mon activité. Mon entreprise s'appelle *Nouveau Monde*. L'envie de créer remonte à mes études : j'ai suivi un Bac Pro Communication Graphique, et j'adorais dessiner, concevoir des choses avec mes mains... Après, c'était une forme de quête : j'aimais le tourisme, aller à la rencontre de l'autre. J'avais envie de partager avec des gens. Et je fabriquais souvent des objets dans ma vie quotidienne. Je développais aussi une conscience écologique, où je voulais consommer mieux. Donc de fil en aiguille, je me suis tournée vers la conception de produits bien-être. L'univers bien-être regroupe des bougies végétales (où j'insère des pierres à l'intérieur), des roll-on, des baumes, des bouillottes sèches, des savons, etc. Quelque part, je dirai que je me mets un peu à nue au travers de mes créations, en dévoilant ma personnalité. Et réciproquement, les gens que je rencontre se livrent aussi beaucoup à moi : ils me parlent de leurs problèmes, leurs rhumatismes... Ça me donne l'impression de les aider.

J'ai appris différentes techniques en parlant beaucoup avec une amie qui habite La Réunion. J'ai aussi suivi une formation en ligne. Parce que dans l'univers bien-être et la cosmétique, il faut toujours faire valider ses produits par une cosmétologue. Mais globalement, mon parcours n'a pas été très difficile. J'ai l'impression qu'il s'est dessiné spontanément. C'était très instinctif pour moi. Je suis souvent confortée par le fait que des découvertes viennent à moi.

Je suis inspirée par la nature. J'essaie au maximum d'avoir une conscience écologique dans mes créations. Par exemple, pendant longtemps j'utilisais des tissus recyclés provenant d'Emmaüs pour les emballages. J'utilise bien sûr des produits naturels, avec des matières premières biologiques. Je suis dans une démarche où je souhaite me reconnecter à moi-même et à la nature.

Je dirais que je n'ai pas du tout de journée type. Par exemple, je ne fais jamais 8h-12h, 14h-18h. En ce moment, certes je travaille beaucoup car c'est bientôt la période de Noël, je me prépare pour les marchés. Je vais à mon atelier tous les jours parce qu'il faut compter un mois pour qu'un savon se solidifie complètement. Je fais des fournées de 2500 savons. Sinon, en général, je vais à l'atelier quand je veux. Disons que je ne suis pas une acharnée de boulot. J'ai envie de m'occuper de ma fille. Après, j'ai un travail alimentaire à côté, mon compagnon est aussi là pour nous sécuriser financièrement... Je n'ai pas eu de vacances depuis longtemps. Mais ça m'est égal parce que je ressens énormément de plaisir dans ce que je fais. Je n'ai pas l'impression de m'infliger un travail. Dans mes boulots précédents, je m'ennuyais très souvent. Alors que maintenant, j'ai l'impression d'avoir dix métiers regroupés en un.

Il m'arrive de traverser des moments où je culpabilise de ne pas assez travailler. Ça a toujours été quelque chose de présent dans ma vie. Je culpabilisais de ne pas avoir un travail «comme tout le monde». Surtout quand je voyais les gens autour de moi, de mon entourage, etc. Mais j'arrive aussi à reconnaître le travail en dehors de mon activité, comme élever ma fille par exemple.

Je n'ai pas vraiment le temps d'expérimenter à proprement parlé autour de mes créations. Et de toute façon, ce n'est pas ce qui m'attire le plus. Mais l'expérimentation se situe à d'autres endroits selon moi. Dans la méditation, dans le yoga, quand je me fais tirer les cartes... C'est pendant ces moments où je m'accorde du temps que les choses avancent. Je suis persuadée que ce que je fais est amené à évoluer, avec des découvertes qui arrivent que je n'anticipe pas forcément.

Si je devais m'adresser à une postérité, je parlerais d'une déconnexion à nos rythmes de vie, de prendre le temps de s'écouter. Et de se connecter d'avantage à la nature, car c'est le plus important finalement.

6

7

8

9

10

11



Cette édition retranscrit des conversations menées avec Marguerite Barbier, Léna Laville, Léonie Schlosser, Odile Bonnaffoux, Agnès Marseille, Anna Reinaudo et Marie Solaly entre les mois de septembre et novembre 2023. Elle a été réalisée dans le cadre de la résidence de recherche et d'expérimentation de l'artiste Auriane Preud'homme, grâce au soutien du Centre d'art contemporain Les Capucins à Embrun. Merci à toutes les personnes interviewées, à Solenn Morel, Grégoria Lagourgue, Szymon Kula et Alison Henry.